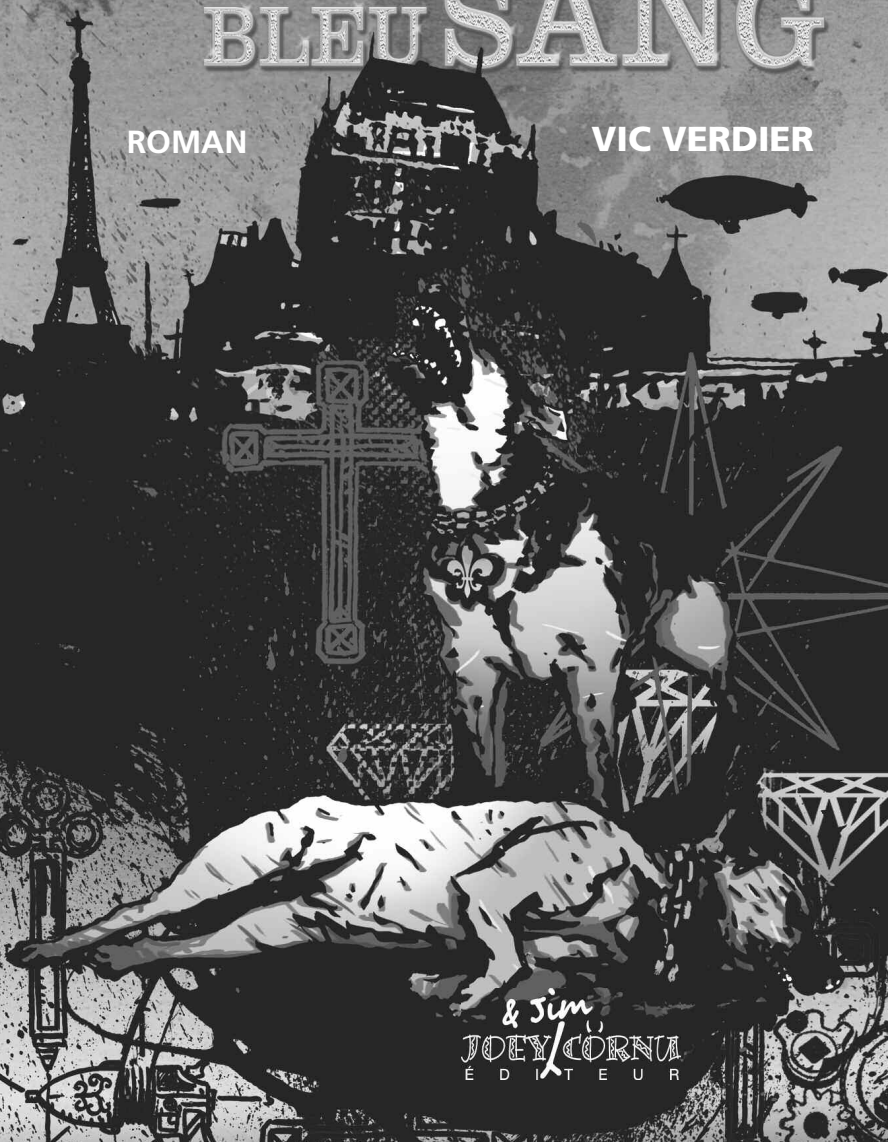


L'EMPIRE BLEU SANG

ROMAN

VIC VERDIER



& Jim
JOEY CORNU
É D I T E U R

Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives
nationales du Québec et Bibliothèque et Archives Canada

Verdier, Vic, 1976-

L'empire bleu sang

ISBN 978-2-922976-41-0

I. Titre.

PS8643.E72E46 2014 C843'.6 C2014-941591-5

PS9643.E72E46 2014

Direction de l'édition: Claudie Bugnon

Collaboration à l'édition: Frédéric Tremblay

Illustration de couverture: Sagana Bouffard

Montage de couverture: Vingt2

Correction: Mathieu Arès

Joey Cornu Éditeur inc.

277, boul. Labelle, C-200 • Rosemère (Québec) J7A 2H3

Tél.: 450 621-2265 • Téléc.: 450 965-6689

editeur@joeycornu.com • www.joeycornu.com

© 2014, Joey Cornu Éditeur inc.

ISBN 978-2-922976-41-0

Hormis la citation de courts extraits à titre d'exemples,
les droits de traduction, de reproduction ou d'adaptation
du présent ouvrage sont interdits, sous quelque forme
que ce soit, sans l'autorisation écrite préalable de l'éditeur.

Dépôt légal, 2014:

Bibliothèque nationale du Québec

Bibliothèque nationale du Canada

Gouvernement du Québec – Programme de crédit
d'impôt pour l'édition de livres – Gestion SODEC.

*À Cisco et Tom, deux têtes à poncer
les scénarii, ami et frère, frère et ami.*

L'Empire bleu sang est une œuvre de fiction. Les ressemblances avec la réalité sont presque toujours fortuites et rarement mal intentionnées.

L'auteur remercie Herbert George Wells pour *The Island of Doctor Moreau*, G.R.R. Martin pour *A Song of Ice and Fire* et Gary Gygax... à qui tellement d'auteurs sont redevables en secret.

Du même auteur

L'imprimeur doit mourir
(2014, Éditions XYZ)

•

Le moderne cabaret
(2012, Éditions XYZ)

•

L'appartement du clown
(2010, Éditions XYZ)

Hymne à Québec

Noble Québec, cité des audacieux,
Ton front est ceint de diamants glorieux.

Car tes canons savent parler,
Ils défendent la croix.
Ton histoire est une épopée
Des plus incroyables exploits.

Et ton Étoile, de foi baignée,
Brillera sur le progrès et la loi,
Brillera sur le progrès et la loi.



1

FRANÇOISE,

LA RABATTEUSE

- 20 OCTOBRE 1987 -

Quand je prends l'aérobis au-dessus de Québec, j'éprouve souvent une sensation de vertige. C'est pour ça que je m'assois au centre du monorail. De ces sièges-là, on ne voit pas le béton des pavés de la Cité-État qui se profile à une centaine de mètres sous le plancher du train suspendu. Pourtant, aujourd'hui, il faut ce qu'il faut : Bilo habite dans le cul du district de Château-Richer, trop loin de l'action à mon goût – et surtout trop loin pour marcher. Après l'aéro, ce sera l'autobus ordinaire jusqu'à son taudis. Les écus lui brûlent les doigts, Bilo, ce qui l'oblige à partager son logement miteux avec des Néo-Québécois. Rectification :

Néo-Québécoises. Bilo n'accepte que des femmes. Et dans le fond, pourquoi est-ce qu'il s'en priverait? Ces immigrantes-là sont prêtes à payer cher pour qu'un Québécois de souche comme Bilo devienne leur parrain. Sans lui, elles ne passent pas la douane, sans lui, ces coquerelles étrangères peuvent dire adieu à leur rêve de s'établir à Québec pour devenir riches. Alors, elles se mettent à plusieurs pour payer à Bilo le seul genre de loyer à leur portée: un sous-sol dans le rectum de la ville à Château-Richer. (Le cochon leur charge aussi des suppléments en nature qui me dégoûtent.) Et moi, je suis obligée de me taper le transit pour aller réveiller ce jeune irresponsable qui ne répond jamais à son maudit téléphone. Je sens que je vais avoir une journée de chiotte.

Si Talbot ne s'était pas fait arrêter par la Milice souveraine, aussi... Je ferais le rabattage avec lui au lieu de descendre dans les bas-fonds de Château-Richer pour aller chercher Bilo. Talbot est un bon rabatteur, lui, capable de sentir les emmerdes avant de les voir venir. Ils ont dû lancer toute une meute de Dogues à ses trousses pour l'attraper. Talbot n'avait même pas encore trouvé son sujet, il aurait pu s'en tirer avec une accusation d'entrée par effraction, mais les Dogues lui ont fait la

vie dure et il a été forcé d'utiliser sa masse à fragmentation génique. Trois bêtes en sont mortes, trois formes rachitiques et gluantes. C'était vraiment pas de chance! Tuer un Dogue d'Orléans est aussi grave aux yeux de la loi que tuer un milicien à deux pattes. Talbot va finir ses jours derrière les barreaux d'une cellule. Sinon, pire, derrière la vitre renforcée d'un labo de génétique. Il faut bien que le travail se poursuive. Les contrats continuent de rentrer et la Doc a toujours besoin de sujets. La roue tourne. Donc, je dois aller chercher Bilo. Faire du rabattage toute seule, c'est trop dangereux.

Une petite fille assise tout près de sa mère joue avec un vieil insectomate – du genre de ceux qu'on utilisait pour s'envoyer des messages codés à la belle époque des balbutiements de l'Empire, quand le métro Talon roulait encore sous la terre, avant qu'on décide de suspendre des rails aux gratte-ciels. (Quand moi j'étais petite, le slogan de la construction de l'aéro était: «Québec se rapproche des anges.» Pffff!) Eh que j'aurais aimé ça vivre à cette époque-là... La Cité-État était en perpétuelle construction, toutes les femmes portaient des toilettes aux reflets bleutés ornées de diamants. Et les gants! Quelle classe, les gants que tout le monde portait il y a cent ans!

Je voudrais habiter une des maisons anciennes tout près du Vieux-Port. Avec du bois, du cuivre, du verre... Il suffit que je tombe pile poil sur le bon matériel génétique, disons encore une dizaine de fois, et me voilà en moyens de me retirer à l'abri du besoin. Je pourrais ouvrir une boutique d'autodéfense, j'ai de l'expérience.

L'aéro sursaute, retour à la réalité. La petite fille a rangé son insectomate à la demande de sa mère; trop de quidams lorgnaient le bel objet en salivant.

Sur les holoécrans, Tél-Étoile annonce le déclenchement des élections au Conseil souverain de Québec. Nous irons aux urnes le premier décembre. Comme si ça pouvait intéresser les Québécois. Tout ce qu'ils veulent, c'est un conseiller à la Défense qui fouette l'industrie militaire de la Cité-État pour protéger le gisement diamantaire et contrôler les frontières, un conseiller à l'Éducation supérieure qui garde le cap sur le progrès, et un premier conseiller qui respecte l'Église. Le PQ, le PLCQ et la CAQ* ne s'opposent pas

* Parti québécois; Parti loyal catholique de Québec; Congrès avant-gardiste de Québec.

là-dessus, alors ça change quoi de voter? Si ce n'était pas obligatoire, moi, je n'irais pas.

L'aéro ralentit. Terminus. Je sors sur la plateforme. Ça pue, ici, on dirait que quelqu'un a chié dans le vieux système de ventilation. Bienvenue à Château-Richer. Le plancher est en grillage métallique. Ne-pas-re-gar-der-en-bas. Ne pas regarder en bas. Ne pas regarder en bas. Enfin, du ciment sous mes pieds.

Depuis la passerelle qui relie l'embarcadère à la station proprement dite, une plainte de femme se fait entendre. Je vois qu'on a rempli le pilori. Le traditionnel poteau aux armes de la Cité-État surplombe trois carcans dont deux sont occupés par des malfaisantes. (Moi, c'est le cachot qui m'attend si on me prend au rabattage. Ce qui est possiblement moins pire.) Ces femmes-là ont été prises dans l'aéro sans billet et se sont trouvées incapables de payer l'amende. On les a condamnées à quarante-huit heures de pilori. Si on les avait attrapées au district de Sainte-Foy, la peine aurait été surtout symbolique, rediffusée sur les holoécrans du secteur. Ici, la population est pas mal plus agressive. Les deux femmes ont le visage tuméfié – une d'elles a même le nez cassé. La main droite de la plus vieille montre des ongles arrachés. Le monde de Château-Richer ne connaît pas la pitié.

Je reprends mon chemin. Un homme sur une couverture crasseuse, accroupi au sol, entrouvre son manteau, il veut me vendre un diamant bleu en latex déformable; tu le lances sur une surface dure et il s'aplatit jusqu'à devenir une crêpe, puis il retrouve sa forme originale tout doucement. Trois écus. Je me retiens de lui en prendre un, juste parce que le vendeur ne m'offre pas de poudre à rêve comme les autres camelots de son espèce. Mais il ne serait pas intelligent de faire prendre l'air à ma liasse d'écus. Pas ici.

Justement. Un pauvre type s'approche de moi par derrière. Au son, je sais qu'il porte des bottes cloutées. D'une main, j'actionne le bouton de la pile à ma ceinture. Elle est chargée à bloc. De l'autre, je descends la fermeture à glissière de ma combinaison.

—Salut, ma belle, tu me laisses porter ton sac? Il est bien trop lourd pour toi.

Je me retourne lentement. Le voleur doit bien mesurer deux mètres. Comme de raison, ses yeux louchent sur ma poitrine qui menace de se répandre en public. Mais je m'en fous éperdument.

—OK, OK, c'est beau. Je te le donne, mon sac. Fais-moi pas mal, OK?

Je me penche vers l'avant pour que le sac

glisse de mon épaule. Un de mes mamelons pointe le bout de son aréole à la limite de la fermeture à glissière. Le con avance d'un pas pour mieux profiter de la vue. Il est juste assez distrait pour ne pas remarquer les électrodes dans ma paume.

Quand j'agrippe son entrejambe, ses yeux affichent d'abord un air de supériorité; le pauvre con porte une coquille de métal et il se sent en sécurité! Puis, la pile décharge ses soixante-quinze mille volts dans la coquille, ce qui amplifie l'effet sur les couilles du voleur. Ses pupilles restent sur moi une fraction de seconde avant de se révolter derrière les arcades sous l'impulsion électrique. Et l'odeur dégouillée de couenne de lard brûlée se répand sur la passerelle de l'aéro.

L'imbécile tombe à la renverse, il passe à un cheveu de s'étaler sur le vendeur itinérant et ses diamants en latex. Son pantalon a fondu à l'endroit de la braguette. Une fumée grise s'élève de son sexe calciné. (Il y a bien peu de chances que ses testicules demeurent fonctionnels après un tel traitement. Personne n'intervient. Ce genre d'agression se produit chaque jour ici.

Si elles me mettaient le grappin dessus, les Chemises bleues se sentiraient obligées de

mettre ma tête dans le troisième carcan du pilori. Je file à l'anglaise.

Il va falloir que je passe au confessionnal au retour : je viens encore de prendre une décision qui revient à Dieu. Le curé va me sermonner, comme d'hab... Pourtant, Dieu ne devrait pas m'en vouloir de l'aider dans sa tâche, non? Un jour ou l'autre, il aurait fallu qu'il retranche cet imbécile de sa Création, c'est certain.

Le curé ne devrait pas m'en vouloir non plus. Au fond, je n'ai fait que donner un coup de pouce dans la bonne direction. Mais je sais qu'il ne sera pas de mon avis. Je pourrais commencer avec une dizaine de « Je vous salue Marie », question de prendre de l'avance sur ma pénitence. J'aurai le temps dans l'autobus.



2

PIERRE-ÉPHREM VERDIER, LE CONSEILLER À LA DÉFENSE

— 30 AVRIL 1886 —

— Le Conseil souverain semble prendre ses distances de la seule foi véritable, Monsieur Verdier. Chaque jour un peu plus. Voilà ce que me rapportent mes sources. *Horribile auditu**. Vous m'en voyez affligé... très affligé.

L'archevêque de Québec, monseigneur Duplessis, dit tout haut ce qui est devenu une évidence pour tout le monde depuis des années. Ses espions ont des yeux et des oreilles, je suppose, comme n'importe qui : le Vrai Messie et

* Du latin : Horrible à entendre.

sa secte sont acoquinés avec le premier conseiller Taschereau, qu'ils manipulent à leur guise. C'est un fait qui ternit l'éclat de notre Cité-État, en ce crépuscule du dix-neuvième siècle. L'influence des Crucifiés a eu pour conséquence que le chef du gouvernement de la Cité-État ferme les yeux sur les exactions financières et humaines de la secte contre la population de Québec. Il y a bien sept ou huit ans que je n'ai plus vu un membre du Conseil sans ses gants. Par calcul politique, nous avons tous pris l'habitude de cacher nos paumes pour ne pas voir celles marquées d'un trou, qui confirment l'appartenance à la secte. Comme si ne pas voir une chose la faisait disparaître. La rumeur veut que le vieux Taschereau en personne se soit converti... Moi-même, je ne me rappelle plus la dernière fois où j'ai retiré mes gants en public.

— La direction du Conseil est entre les mains de gens pieux, Monseigneur. À leur façon.

Il ne faudrait pas que je donne trop de lest au religieux. Si je suis ici aujourd'hui, c'est qu'il attend assurément quelque chose de précis de ma part. Lui offrir de l'espace et du temps, voilà ce qu'il faut.

Un valet fait son entrée avec, à sa suite, une rutilante machine à expressos montée sur un chariot poussé par un des automates du palais

épiscopal. Le mécanisme à vapeur qui propulse ses membres de laiton et ses trois roues en acajou recouvertes de jantes en cuir de yakcéros produit un bruit feutré. Les mécaniciens de monseigneur connaissent leur affaire.

Pendant que l'automate tire deux tasses de café de la machine, monseigneur Duplessis se redresse sur son trône. À Québec, tout le monde a une histoire au sujet de ce « trône ». Depuis son accession à l'épiscopat, Duplessis démontre un sens aigu de la continuité : son salon, celui, opulent, où il reçoit ses invités de marque, est le même que celui des cinq derniers archevêques à avoir occupé la fonction de légat papal à Québec.

C'est monseigneur de Saint-Vallier – l'archevêque de la ville lors de la découverte du gisement diamantaire sous le Cap – qui a imaginé l'aménagement de cette pièce du palais archiépiscopal. La vocation politique qu'il a envisagée pour ce lieu est encore très claire aujourd'hui, voire plus évidente que par le passé : le salon d'apparat du représentant de la sainte Église catholique romaine à Québec associe symboliquement l'expression de la volonté divine, incarnée en la personne de l'archevêque de Québec, à la richesse incommensurable de la Cité-État. Le siège de monseigneur, placé dos

aux immenses vitraux, est doté de pattes un peu plus longues que les chaises des invités et n'offre qu'un dossier bas: ainsi, la lumière des fenêtres démesurées baigne toute sa personne, soulignant sa haute coiffe, faisant scintiller l'hermine de son col, et lui conférant au passage un halo de sainteté multicolore. Aux murs, les œuvres du jeune Eugène Delacroix sur le fabuleux destin de l'Empire québécois sont autant de rappels du pouvoir qui se trouve entre les mains du cardinal Duplessis. La montée constante et implacable du Vrai Messie n'a pas d'emprise sur ce lieu.

Le valet nous sert avec décorum et se retire, suivi de l'automate.

— Je me suis laissé dire que les hérétiques volaient des enfants dans les quartiers ouvriers de la ville. Est-ce que le Conseil s'est penché sur la question?

Il est connu que le Vrai Messie « accueille » certaines personnes issues des classes les plus misérables de la population. Les pires rumeurs courent sur ce qu'il advient d'elles. Mais il n'est pas le seul: le fou milliardaire, le professeur Paul Raumeo, ferait la même chose pour les besoins de ses expérimentations. D'après mes sources, la seule différence avec la secte serait que le professeur, lui, paie aux familles quelques

écus en guise de dédommagement pour la perte d'une paire de bras...

— Oui, des rapports ont été déposés, Monseigneur. Mais, selon nos informations, la responsabilité de ces « disparitions » serait partagée.

— Allons, allons, Monsieur Verdier... Ne serait-il pas souhaitable que de telles horreurs soient le fruit de la folie du Grand Mal? Tout simplement? Mes ouailles n'ont pas besoin de se compliquer la vie avec des subtilités morales lorsque les Crucifiés sèment la terreur dans leur voisinage...

— Monseigneur, je comprends votre point de vue. Je vous assure. Toutefois, il semble que ce ne soit pas demain que cesseront les calamités du Grand Mal.

Duplessis me gratifie d'un sourire malicieux.

— Pas demain, non. Mais dans un délai plus court que ce que la populace ose espérer aujourd'hui.

Mon Dieu! C'est de ça dont il veut parler? De son plan pour provoquer la chute du Vrai Messie? Les rumeurs seraient donc vraies? Avançons avec prudence.

— Après la purge ratée de 1869, je ne vois pas comment la chose serait possible.

Le cardinal me répond tout bas :

— À Grand Mal, Grand Remède, Monsieur Verdier. Grand Remède... *Dolus an virtus quis in hoste requirat**? J'ai déjà mis en route un mouvement, une... mécanique, qui implique quantité de personnes influentes. Elles convergeront toutes prochainement vers ce seul objectif: guérir Québec du Vrai Messie. Nous ne répèterons pas les erreurs de 1869, n'ayez crainte.

— Une mécanique, dites-vous?

— Oui, oui, une mécanique. En ce moment même, mes confrères de Rome sont convaincus que les autorités de Québec ont urgemment besoin de restaurer la confiance de la population en l'Église. Nous sommes à la veille de promulguer des changements profonds qui vont durablement établir l'importance de l'Étoile du Nord pour le Saint-Siège... comme l'étoile de Bethléem pour les Rois mages. Ce sera la suite logique du conclave. En ce qui concerne les problèmes plus terrestres que pose le Vrai Messie, vous vous doutez bien que j'ai en tête une solution définitive. Mon plan a été imaginé avec le concours des esprits

* Du latin: Ruse ou courage, qu'importe contre l'ennemi?

les plus fins de la Cité-État, dont le professeur Raumeo.

Raumeo? Je commence à transpirer.

— Le fou milliardaire de l'île d'Orléans avec ses Dogues?

— Que vos paroles sont dures! Monsieur Verdier... oubliez l'individu et songez plutôt aux idées. L'homme a un caractère détestable, je vous l'accorde, mais ses idées sont remarquables. Tout comme ses résultats. Je me suis assuré de contrôler les leviers qui me permettent d'exercer toute la pression nécessaire sur le professeur afin qu'il demeure un outil précieux à notre service.

— « Notre » service, dites-vous? Vous semblez m'avoir déjà inclus dans votre mécanique, Monseigneur.

— Allons, allons, vous êtes un homme intelligent, Pierre-Éphrem. Vous représentez l'avenir et la gloire de Québec. Je suis sûr que si vous écoutez jusqu'au bout l'idée que j'ai à vous soumettre, je vous convaincrai aisément de prendre part à ce mouvement. Celui de Dieu, le nôtre.

— Je comprends surtout que vous désirez mettre mes allégeances à l'épreuve.

— Oh, je suis déjà persuadé que votre allégeance va à Dieu, à Québec et au progrès.

N'en faites pas un cas de conscience, mais d'opportunité. Vous devez bien avoir quelques milliers d'écus qui traînent dans votre budget militaire, n'est-ce pas? Ou dans les coffres de vos industries familiales? J'ai un projet de développement pour la Milice souveraine... *Fortes fortuna juvat**.

* Du latin : La chance sourit aux audacieux.



3

LE DOGUE

– 20 OCTOBRE 1987 –

La nuit est presque arrivée. C'est l'heure où le jour se sauve dans une lente descente rouge sang qui excite les sens, l'heure où la meute revient vers son chef avant de lancer la ronde du soir sur Québec, du fleuve à la Haute-Ville. Notre chef, le meneur. C'est mon père, et le père de bien d'autres. Mais il commence à se faire vieux.

Le dernier soir sans lune, Numéro Deux a voulu changer l'ordre des choses. Il avait senti depuis quelque temps que le vieux se fatiguait plus vite; sa respiration saccadée sifflait aux oreilles de la meute. Numéro Deux lui a volé un jarret d'agneau confit ramassé chez l'Albanais et le chef a failli laisser passer l'affront. Il a fallu

que je m'en mêle, finalement, et qu'à mon tour je conteste le bout de viande à Deux, pour que le père se décide à replacer les choses. Quel affrontement! Numéro Deux a payé son arrogance avec une narine fendue; moi, j'ai plié l'échine bien avant – ce n'était pas encore mon temps. Le jarret est allé au chef, comme il se devait.

Dans la station de métro désaffectée qui nous sert de refuge, juste en face de l'archevêché, on trouve des carcasses de voitures à hydrogène obsolètes et des conteneurs rouillés remplis de pièces électroniques sud-coréennes oubliées par les revendeurs. L'antique escalier mécanique a cessé de fonctionner quelques jours avant de fêter ses cent ans. La station souterraine fermait ses portes selon le plan de conversion qui remplaçait le vieux métro par l'aéro, le système de monorails suspendus.

Pour les Dogues errants qui parcouraient la ville depuis à peu près le même nombre d'années, il s'agissait d'un cadeau du ciel: une parfaite demeure à l'abri de l'hiver sale et des chaleurs du smog. La meute de sous le pont de l'Étoile nous envie notre domaine, mais elle n'a aucune chance de nous le ravir. Pas tant que je serai ici, debout sur le kiosque à journaux, parmi les miens. Ce kiosque est à moi; il

surplombe l'ancienne rampe d'accès aux rames de métro – vu d'ici, le sol est constellé de tuiles de porcelaine multicolores qui scintillent encore lorsque la lumière de la lune filtre par les vitraux de la surface.

Les Dogues de la meute se massent au pied de l'escalier immobile. Il se dégage une grande force de ces individus farouches qui vivent ensemble sous le joug du chef. Nous sommes les vrais Dogues, hargneux et fiers, tout l'inverse des horribles créatures que la Milice souveraine utilise pour maintenir l'ordre dans la Cité-État. Elles ont encore quelques ressemblances avec nous, bien sûr. On sent toujours le Dogue d'origine sous ces corps gonflés aux hormones. Ça ne les a pas rendus meilleurs : ces Dogues-là ont perdu leur envie de vaincre. Dans les rues, ils nous évitent, ils ont peur de nous. Ça se sent. De toute façon, ils patrouillent les secteurs qui ne nous intéressent pas. La nourriture est peu abondante autour des places publiques aseptisées du centre-ville.

Dans notre repaire, peu de faiblards, peu de débiles. Les Dogues de la station Mitraille ont su préserver la race. Nous marquons notre territoire à partir de l'immense statue qui commémore le Massacre des Crucifiés à l'entrée de la station désaffectée et nous

défendons une aire aussi grande que le permet notre nombre. C'est simple : plus nous contrôlons de ruelles, plus nous trouvons de quoi nourrir la meute.

Le père fait finalement son entrée, descendant les marches cuivrées du vieil escalier mécanique. Il boite. Le soleil d'octobre qui éclaire son arrivée lui allonge la silhouette et souligne sa difficulté à marcher droit. Ses yeux me semblent aujourd'hui voilés par une infection. Il n'en faut pas plus : Numéro Deux flairer son moment.

Une flaque d'huile mouille le sol, le rendant luisant comme un miroir. Du haut de mon kiosque, j'y revois des images : le père qui punit sévèrement la chienne de mère de Numéro Deux pour sa faiblesse, le père qui pisse sur une portée de chiots chétifs pour indiquer qu'ils devront être tués, le père qui lèche rudement ceux qui rejoindront la meute. Je rappelle à mon souvenir son odeur de vainqueur, pénétrante, qui prend aux narines.

Je hume le courant d'air qui porte vers moi l'exhalaison de notre chef. Elle est devenue rance. Numéro Deux a raison : ça ne peut plus durer.

Les femelles s'agitent fébrilement autour du chef; elles décrivent des huit de plus en plus

longs en s'éloignant progressivement de lui. Le père répand l'odeur de la défaite. La faiblesse qui colle au poil. Inacceptable. Numéro Deux s'échauffe, il grogne.

Le vieux chef se redresse, mais son ombre malingre le trahit. Il jappe un avertissement, ce qui provoque un peu plus l'excitation. Numéro Deux s'avance devant la meute, de manière à occuper l'espace central qui ne lui revient pas. De mon point de vue surélevé, je suis aux premières loges. Deux est un impulsif – c'est souvent le problème des Dogues –, il a mal calculé son affaire et il présume de ses forces.

Le vieux s'avance pas à pas, patient et résigné. Les deux prétendants à la primauté tournent d'abord en cercle, lentement, puis plus rapidement. Il faut laisser le temps au temps, respecter le rituel. Numéro Deux devrait passer à l'attaque dans quelques secondes. Mais quoi? C'est le vieux qui se jette sur le jeune? Surprenant. Il reste de l'instinct de tueur en lui.

Les deux combattants roulent sur le sol. L'affrontement ne sera pas long. Avec les Dogues, ce n'est jamais très long. D'un coup d'épaule, Numéro Deux arrive à dégager son cou de la mâchoire du vieux. L'effort est si violent que le chef y perd une canine. L'échine entaillée de Deux saigne abondamment, mais la gueule

du vieux aussi. La station résonne des jappements de toute la meute qui forme les limites de l'arène. Moi, je me contrôle, je reste calme.

Au moment où les mâchoires des adversaires se bloquent enfin l'une dans l'autre, je sens que tout est aligné comme il se doit. Le sang gicle en jets puissants, propulsé par les cœurs vigoureux des deux bêtes. L'instant est... pur.

Avec leur gueules jointes, ils ressemblent à des requins qui secouent leur proie. Ils testent leur force pendant quelques secondes et, la plupart du temps, il doit arriver un moment où les deux têtes s'immobilisent, chacune à angle dans l'étau que forme l'autre gueule. Les adversaires bandent les muscles de leur cou dans un effort de torsion suprême afin de redresser leur tête et de basculer l'autre sur le côté pour exposer son ventre aux coups des pattes. À ce moment du duel où les deux Dogues cherchent à s'assurer l'avantage, leur nuque subit une pression énorme, leurs muscles s'étirent presque jusqu'à rompre. C'est un point faible.

Ce moment survient juste sous mon kiosque. Comme le destin est une chose curieuse.

Dès que mon poids percute les deux têtes bloquées l'une dans l'autre, j'entends la colonne de Numéro Deux se disloquer avec un

craquement sec. Le vieux aura eu le dessus une dernière fois. Mais je ne lui laisse pas le temps d'en jouir.

Son sang chaud se répand dans ma gueule avec sa vie qui le quitte. Sa mort a un goût de renouveau. Numéro Trois devient Numéro Un.

Les Dogues d'Orléans sont des machines à tuer, surtout à tuer les autres Dogues d'Orléans. Il n'y a pas d'ennemis plus dangereux. Pour moi, ce n'est pas la première fois, ni la dernière. Mais le combat ultime est toujours contre son père; on ne peut le tuer qu'une fois.

Et c'est tellement bon quand ça arrive.



4

TASSO HÉRODOPOULOS,

LE JOURNALISTE

- 10 MAI 1887 -

J'ai une table préférée au café Temporel.

Un homme doit avoir ses aises dans les endroits bien en vue s'il désire se tailler une place sous la lumière de l'Étoile du Nord. Ici, je suis au cœur de l'action. J'occupe le coin de la baie vitrée du café, toute en verre et en acier, qui domine le parc des Zouaves, coincé entre la rue des Remparts et la côte de la Fabrique. La future station de métro pour le cardinal est en construction un peu plus haut sur le Cap. Là encore, sous l'influence de l'ingénieur Eiffel et de l'architecte Taillibert, à l'image de la tour fabuleuse qu'ils ont construite au pied du quartier des Diamantaires, ce sera de l'acier

et du verre. Du verre... Il faut favoriser les matières transparentes pour une architecture adaptée à la situation de Québec, parce qu'avec la fumée qui s'échappe de tous les trous d'homme et des trappes de ventilation des édifices, on en vient à manquer de luminosité. En Haute-Ville, ce n'est pas si mal, puisque les rues ont été électrifiées dès 1855 – par contre, il faut parfois allumer les lampadaires en plein jour, lorsque les industries tournent à régime accéléré et que le vent vient du sud. Mais en Basse-Ville et dans les faubourgs du périphérique, l'électrification demeure un lent processus qui ne risque pas de se conclure de mon vivant.

Aujourd'hui, les citadins sont chanceux, puisque le printemps est au rendez-vous et que le vent du fleuve a chassé les vapeurs grises vers Beaupré. La visibilité est si bonne que, de ma table, je distingue la silhouette oblongue du Jacques-Cartier II, le plus gros aéronef de la Flotte aérostatique de Québec, accroché à son dock privé au centième étage de l'édifice Buade. Il partira pour New York en soirée avec ses cinq cents passagers. Hier, il a plu et il reste des flaques d'eau qui s'accumulent le long des rails de tram. Joli. Québec grouille de vie.

Bon, trêve de rêveries. J'installe ma machine

à écrire neuve sur la table. La nouvelle série Plume des Industries Verdier est une bénédiction pour les journalistes. Elle loge en entier dans un caisson dépliant qui a toutes les allures d'une simple mallette de cuir! De plus, non seulement me permet-elle de taper directement sur le papier (pour lequel la mallette dispose d'ailleurs d'un compartiment pratique), mais elle produit aussi simultanément le ruban de transcription à l'intention du chef de pupitre afin qu'il puisse transposer le texte vers sa mise en page quotidienne sans le concours de l'imprimeur. Cette technologie m'a donné un délai supplémentaire de quelques heures... et a provoqué la mise à pied de plusieurs employés de presse qui travaillaient à la transcription pour mise en page. Eh! C'est aussi ça, l'innovation.

Une jeune femme vient de remarquer mon travail. (Belle comme le jour.) Ne pas rougir. Continuer comme si de rien n'était. Elle murmure un mot à sa compagne – à propos de moi? Voilà qui serait bien.

Je laisse mon regard vagabonder vers l'extérieur pour avoir l'air de celui qui cherche l'inspiration. Des jeunes jouent les fanfarons dans les flaques d'eau: ils attendent qu'un tram passe et essaient de toucher les nodes électriques de

la main, sans se retrouver les pieds dans l'eau. Le petit rouquin vient de réussir son coup! Bravo. Le grand brun étire la main... mais son pied droit est toujours au sol. Comme il se raidit sous la décharge! Le voilà sur le derrière dans la mare boueuse. Je ne sais pas si la fumée qui monte de son corps vient de sa poitrine ou de quelque part sous la rue. Mauvais signe. Le trafic du matin est dense sur la côte de la Fabrique, les voitures à vapeur coupent les voitures à cheval, plus lentes, et elles passent à quelques centimètres du grand brun dans sa flaque d'eau sale. Des passants rient de son malheur.

Parmi eux, quelques marchands afghans sapés à la mode québécoise. Ils doivent avoir rendez-vous avec un banquier de la rue du Trésor. N'empêche qu'à leur place, j'aurais pris une voiture-taxi jusqu'à la porte au lieu de marcher librement dans les rues. Il se trouvera toujours un pure laine pour remettre l'immigrant à sa place. Quelle ânerie dans une ville bâtie sur le labeur de gens venus de tous les lieux du globe! Ces Afghans sont un autre fait divers en devenir pour mon journal. Triste. Justement, j'ai un article à pondre sur une des multiples agressions d'hier soir. Je retire mes gants et commence à écrire cette cochonnerie

dans l'espoir qu'un jour j'écrirai autre chose que des faits divers moroses.

Retirer mes gants est évidemment un geste intentionnel.

Comme je m'y attendais, la jolie demoiselle regarde mes mains. Elle veut savoir si j'ai la paume trouée ou pas. Normal. Comme les Crucifiés sont partout et que la plupart des gens ne veulent pas prendre position sur la secte, les gantiers font des affaires d'or depuis longtemps. Ça régularise les relations. Le Québécois porte ainsi des gants à longueur d'année. Même moi, pour taper à la machine, j'aurais pu me procurer une belle paire qui laisse les doigts dégagés, mais c'est contre ma nature. Ils ont tabassé mon père dans son échoppe parce qu'il avait refusé de verser sa dîme aux Frères crucifiés... Une tête de cochon, mon père. Il est mort à la fin d'une lente agonie. Dans les cercles mondains, je porte le gant, puisqu'il faut bien ce qu'il faut, mais dès que je le peux, je montre que mes paumes sont intactes. Il me reste encore un peu de fierté.

La demoiselle a l'air satisfait. Tant mieux. Je lui offrirai un café plus tard.



5

MARIE,

L'ÉTUDIANTE FRUSTRÉE

- 20 OCTOBRE 1987 -

Mon père doit avoir une araignée au plafond. Quand il a une idée, ça devient sa fixation, puis ça devient ma fixation par voie de conséquence. Ces temps-ci, il ne parle que de livres rares. Plaaaaateee! Ma mère, la graaaaande docteur Bertrand, me laisse chez lui une fin de semaine sur deux. Ce n'est pas beaucoup, beaucoup. Alors il me semble que papa pourrait essayer de faire comme si j'avais des goûts, moi aussi. Mais non, papa ne pense qu'à lui. Il dit qu'il fait ça pour moi, mais c'est de la fausse représentation! Au moins, chez lui, je n'ai pas à « faire la belle » pour des invités importants, comme chez maman...

Vu sous cet angle-là, ma mère et lui ont un beau point en commun : penser à soi d'abord. Maman passe tout son temps au labo avec son précieux ADN modifié. Elle rêve de faire briller son étoile encore et toujours plus fort, comme on dit. Déjà qu'elle est responsable du programme des « prodiges-éprouvette » pour l'École supérieure des sciences de l'évolution au profit de la Milice souveraine... Les médias publient des numéros spéciaux sur son travail une année sur deux, tentant de percer le mystère. Il me semble que ça devrait lui suffire.

Papa, lui, c'est sa capacité à transformer toute sa vie en tragédie grecque qui le retourne invariablement vers son nombril. Tout est toujours plus terrible, avec lui, plus dramatique. Est-ce que s'accorder de l'importance à soi-même exclut la possibilité d'en accorder aux autres? Faudra que j'en parle à Mick; son cerveau roule tout le temps plus vite que tous les autres – et en plus il a un cul d'enfer –, il doit avoir déjà pensé à ça.

D'ailleurs, au lieu d'être ici, à la Grande Bibliothèque, j'irais bien au zoo avec Mick, ce serait chouette et ça ferait chier les pétasses qui en pincent pour lui. (Surtout la fendante à Leclerc.) Le bulletin de Tél-Étoile annonçait récemment qu'un mammoth était né

en captivité de deux parents vivants. Ils l'ont appelé Prométhée. C'est le petit-fils de Popsicle, le premier mammouth sorti des machines du laboratoire génétique au Jardin zoologique universel, le JZU. (Mick prononce le nom JÉSUS, parce qu'il dit que les généticiens se prennent pour Dieu. Moi, il me semble que c'est juste dans l'ordre des choses.) Je ne me tanne jamais de regarder les ligres, les tigrons et les prizzlis dans le pavillon des hybrides. Maman a raison : c'est fou ce qu'on peut créer de merveilleux, quand on améliore la nature un peu. N'est-ce pas le rôle des hommes dans la Création? (Mick, lui, dit qu'on a probablement déjà cloné des Cro-Magnons, mais qu'on les cache sous le cap Diamant pour des raisons éthiques et religieuses. Il me fait rire.)

Pas le temps de voir les spécimens nouveaux en fin de semaine : le chien sale à Pouliot, mon prof d'histoire, nous a fait jouer au chapeau. J'haïs ça, le chapeau, c'est pas équitable, dans le fond. Il faut piger un mot dans un chapeau – que c'est original! – et le jeu consiste à utiliser ce mot-là comme point de départ pour écrire une dissertation historique. J'aurais pu tomber sur quelque chose de facile, genre comme celui de la face-à-claque à Leclerc : « Programme Champlain ». Tout le monde peut

écrire une dissertation sur le programme spatial de Québec! Il suffit de se relouer un des films sur la mission Champlain 13, d'écouter Nil Brasfort dire son affaire sur le petit pas et le pas de géant. Facile. Pour le lancement de la sonde Lévesque 4 vers Saturne, je n'aurais pas besoin de lire des articles d'époque, je m'en souviens encore! J'avais neuf ans en 1981. Les chimpanzés cryogénisés vont arriver à destination cette année et l'informachine de bord va les réveiller de leur sommeil. S'ils survivent au processus, on enverra peut-être des hommes. (J'imagine que leur premier travail là-bas sera de se débarrasser des dépouilles des chimpanzés. En tous cas.) Le travail aurait donc pu être une promenade de santé, sauf que le crotté à Pouliot en avait mis des pas commodes dans son chapeau. Moi, je me suis retrouvée avec « Stadaconé ». Bâtard de mot.

C'est quoi ça, « Stadaconé »? J'ai montré mon mot à Mick. Ça ne lui a rien dit, même à lui.

« Tu iras voir sur Wikipédia, Marie. Moi, je commence toujours avec ça. » Mick, ses parents lui ont donné une microtablette holopalpable tout acajou et chrome, à connexion satellite intégrée, il peut naviguer de n'importe où avec son antenne. C'est la version prototype HV4,

celle qui sortira en magasin le mois prochain... Il a même les lunettes virtuelles qui vont avec, le chanceux. Moi, il faut que j'attende qu'un terminal public se libère pour emprunter de la bande passante à la communauté... Ma mère a de l'argent en masse, mais comme elle a gravi les échelons à la force des poignets, elle croit qu'il faut que les jeunes apprennent à se débrouiller par eux-mêmes. Pas de cadeau pour la petite Marie. Elle me casse les oreilles avec son idée que les femmes doivent être fortes. Son arrière-grand-mère est venue à Québec de son Sud natal pour améliorer son sort. Toute seule. Elle aurait même travaillé dans un bordel avant de tenir une taverne! Elle était prête à tout pour réussir, comme maman; on a ça dans le sang, il paraît.

Parfois, le destin fait bien les choses : depuis quelques semaines, papa et moi passons justement nos samedis à la Grande Bibliothèque québécoise. Ce n'est pas si mal pour écrire un devoir d'histoire. (L'été de l'Exposition universelle, en 1984, alors que toute l'action avait lieu dans le Port-Neuf de Montmagny ou dans le cosmodrôme de Donnacona, papa, lui, faisait une fixation sur le Centre d'interprétation du diamant. Pendant que le monde entier se la coulait douce devant les nouveautés technos,

moi, je regardais de loin en écoutant les guides somnifères parler de la mirobolante source de diamants qui se trouve sous Québec. Du réchauffé cent fois...) La Grande Bibliothèque, c'est quand même moins pire, et venir ici me dispense de la messe du samedi. Je n'aurai qu'à assister à celle de dimanche – une sur deux, ça me va. En plus, les accès à la Toile sont gratuits, alors je peux naviguer librement pour mon devoir d'histoire pendant que papa lit ses mautadits livres poussiéreux.

Il est là-bas, dans un des confortables sièges de la salle de lecture, à prétendre qu'il ne me regarde pas. Je sais qu'il m'observe. Il a bien remarqué la réaction que je provoque souvent chez les hommes et ça l'inquiète. Les regards du bonhomme derrière moi – tournés sur mes fesses – doivent l'énerver au possible. Je ne suis pas si jolie, pas aveugle non plus, mais il y a quelque chose qui les attire vers moi. Je ne sais pas quoi, sauf que c'est un fait. Si papa était au courant de toutes les propositions indécentes que des hommes me font dans le tram ou dans la rue, et surtout à quel point j'ai parfois envie d'accepter... Il deviendrait fou, je pense.



6

**WILIBRORD,
LE GUENILLOUX
– 10 MAI 1887 –**

« On n'est pas pauvres, Wili, à Québec, tout le monde dort la tête sur la richesse. Des fois, on se réveille avec des diamants bleus dans les cheveux! »

Ma mère... Depuis que papa est au paradis avec le petit Jésus, elle fait de son mieux pour nous remonter le moral. Mais quand je lui rapporte mes culottes courtes pour une je-sais-pas-combientième réparation du fondement, je vois bien qu'elle nous charrie. On a même pas de quoi se payer des gants. C'est pas drôle tous les jours.

Là, maintenant, c'est pas drôle du tout. Il faut que j'attende que mononcle Hermé sorte

de l'entrée numéro sept pour lui quêter une couple d'écus. Marie-Rose est encore malade. (Bientôt, j'aurai pus besoin de demander de l'argent à mononcle pour ça : le médecin-chef de l'hôpital de Québec va trouver la panacée, c'est ce qu'ils disent dans les gazettes. Mais pas encore. Bientôt. Pis là, Marie-Rose sera toujours en santé. Mais pas aujourd'hui, non, non.) C'est toujours moi que maman envoie pour Hermé, parce que mononcle trouve que j'ai les yeux de papa...

Les hommes sortent du cap Diamant à la file indienne. Les Fouineurs remettent les œillères aux martaupes pour la nuit (je pense que les bêtes doivent être fatiguées de chercher des formations diamantaires dans la kimberlite dans le noir toute la journée). Les Excaveurs reculent les toupies mécaniques dans les hangars; ils laissent de jolies traces dans le sol avec leurs chenilles, je trouve. La plupart des Diamanteurs – comme Hermé – sortent, le dos courbé sous le poids des bombonnes de turbovapeur qu'ils trimballent toute la journée pour y connecter leurs outils pneumatiques. À la sortie, les Tapocheux de la compagnie les fouillent sous les yeux des miliciens.

Je voudrais pas être un de ceux qui se font pogner avec du « p'tit bleu dans les souliers »,

comme on dit. Ceux-là ne rentrent jamais chez eux. Le Cap les avale.

Il paraît qu'ils ont tellement creusé le roc que c'est comme du fromage suisse sous les rues de Québec. Ça doit être fragile... « Ben non, Wilibrord, ça tombera jamais, les murs de tous les tunnels sont faits en diamant! »

Ma mère, encore. N'empêche que l'an prochain, j'aurai huit ans et que je pourrai donner mon nom pour travailler dans la mine. Je me demande combien de temps ça va prendre avant que mes épaules rentrent par en dedans, comme celles d'Hermé. Quand ça va être mon tour de descendre, il paraît que les automates vont faire presque tout le travail. Ça a déjà commencé en cachette, qu'ils disent. Mais les hommes ne se laisseront pas faire. « Ils ont le droit de gagner leur vie! », répète mononcle Hermé.

Ah! le voilà!

Tabarnouche, que je suis pas chanceux : il a le bras en écharpe... Marie-Rose va attendre pour le docteur. À moins que la panacée soit pour à soir.



7

**GUY NADEAU,
L'HISTORIEN AMATEUR
- 20 OCTOBRE 1987 -**

Les informachines de la Grande Bibliothèque sont situées dans une salle sous l'immense statue de Riopelle : *La Quête innovante*. Celle où Dieu, tout sourire, surplombe le travail des hommes de science avec leur matériel : microscopes, éprouvettes, seringues hypodermiques, règles à mesurer, microinformachines. J'ai toujours l'impression que le sculpteur lui a donné le visage de Charles Darwin. En tout cas... Ma fille attend son tour pour utiliser un des terminaux branchés sur la Toile.

Le vieux cochon qui la suit dans la file n'arrête pas de la reluquer. Il a les narines qui palpitent.

Marie est une vraie femme, maintenant. Et sa mère qui s'en fout.

J'espère qu'elle ne se rend pas compte que je l'observe de loin. J'ai toujours peur qu'elle fasse une connerie. Marie est très impulsive, comme une créature sauvage. Elle serait bien capable de mordre la vieille dame qui ne veut pas céder sa place. Je croise les doigts.

Je lui ai dit de prendre un livre pour son devoir d'histoire au lieu de se brancher encore, ne serait-ce que pour se donner une nouvelle perspective. Mais Marie pense que la Toile a réponse à tout. Elle a peut-être raison : ce sont des Québécois qui ont inventé la technologie, après tout. J'imagine que les données historiques sur Québec doivent être faciles à trouver, la Cité-État est tellement documentée. C'est l'Étoile du Nord! Et comme la langue dominante de la Toile est toujours le français – ou le québécois, comme on dit de plus en plus –, le bassin de connaissances est très riche pour les étudiants de Québec.

Même les Chinois publient leurs pages en français pour rejoindre le plus de monde possible. C'est aussi ça, l'Empire québécois : une culture dominante, admirée de par le monde. Parfois, je me dis que j'aurais dû devenir tuteur de français et partir enseigner

à l'étranger; j'aurais vu du pays, c'est sûr, et on manque d'enseignants partout!

À la gauche des informachines, dans les isofoirs multimédias, deux jeunes en salopettes d'excaveur visionnent à répétition le documentaire *Les ailes de la victoire*. Marie ne leur accorde aucune importance. Ce n'est pas le genre de chose qui lui plaît. Pourtant, elle devrait: c'est l'œuvre la plus connue sur notre superpuissance militaire. Ma préférée, aussi. La Milice souveraine constitue bien sûr la force armée la plus implacable de toute la planète depuis le dix-neuvième siècle, mais c'est l'Escadron Cirrus, formé en 1943, qui la représente le mieux.

Quant à moi, ce sont les mots du poète Tasso Hérodopoulos (fils) qui me restent en tête depuis ma jeunesse: « Le 23 juin 1944, une autre nuit de la Saint-Jean-Baptiste passa à l'histoire. Les hommes de l'Escadron Cirrus déployèrent leurs ailes d'acier au-dessus du Saint-Laurent, comme crachés de leur Citadelle sous le cap Diamant. Les Québécois, massés sur les toits de la ville, eurent la stupéfaction de voir dix mille miliciens VOLANTS s'élancer à pleine vitesse dans le ciel sombre de la Cité-État: dix mille guerriers entraînés par les meilleurs, parés au combat, terribles dans leur

armure de carbonite et portés par la première génération de réacteurs individuels. La voûte boréale se zébra de la fumée des réacteurs qui propulsaient dans le firmament les fiers protecteurs du progrès et de la foi.» J'ai appris la citation par cœur pour mes examens d'admission au séminaire et elle est restée collée.

Les deux jeunes ont des étoiles dans les yeux en regardant les images d'époque et je me souviens que, moi aussi, je rêvais de voler comme une fusée. Ils ont dû en rester bouche bée, les nazis... Ces gars-là étaient comme notre bon vieux Supermec! Tout d'un coup, il y avait dix mille Supermecs dans le ciel de la Cité-État au lieu d'un seul. Clarence Kent pouvait retourner à son bureau au Planète Québec, le ciel était bien gardé! J'étais persuadé qu'il fallait s'élever au-dessus de sa condition de mortel pour gagner sa place dans l'Escadron Cirrus. (D'ailleurs, l'histoire m'a donné raison puisque, depuis 1960, on remplace le bas des jambes des miliciens de l'Escadron par des bioprothèses à réaction au lieu de charrier le réacteur individuel sur le dos comme un sac. Ces hommes-là sont des cyborgs, dans le fond.)

Puis, je me suis regardé dans un miroir, le visage flou sans mes verres correcteurs... et je

suis redescendu de mon nuage de jeunesse. J'ai essayé de devenir professeur d'histoire. Là aussi, malheureusement, j'ai manqué de « jus ». Le surhomme en a pris pour son rhume : je me suis réveillé, dix ans plus tard, appariteur à l'Université Laurentienne au lieu d'y enseigner. En prix de consolation, j'y ai rencontré la lumineuse docteure Bertrand, qui a mordu mon cœur et me l'a rendu mâché, avec une petite fille en prime. Cette douce folie, je la paie encore aujourd'hui, tout en la chérissant.

Et voilà ce bout de femme qui essaie de creuser son sillon dans la vie.

Et son perdant de père qui s'inquiète.

Pendant que Marie patiente pour s'installer à l'informachine, je peux enfin commencer à lire le fameux *Historia Quebecensis: les cahiers noirs de Québec*, par Tasso Hérodopoulos, le père de l'autre. Il a publié ça en 1888 et a bien failli gagner le Bourassa-Pulitzer, l'ancêtre du Papineau-Pulitzer, avec cet ouvrage. J'attends depuis trois mois qu'un des deux exemplaires soit disponible. Il paraît que c'est l'illustration la plus fidèle de la période du Grand Mal. On va pouvoir en juger :

En 1887, Québec est la mégapole du monde moderne. Partout, on lui donne le nom d'Étoile du Nord. Parmi les peuples les plus reculés de la

civilisation occidentale, et même au-delà, on dit que l'Étoile du Nord brille pour tout le monde.

L'Étoile du Nord illumine le fleuve Saint-Laurent, qui se rétrécit en face du port pour abreuver la Cité-État de marchandises des quatre coins du globe. Elle éclaire le campus de l'Université Laurentienne et sa révolutionnaire École supérieure des sciences de l'évolution, fondée par Charles Darwin.

Darwin, Darwin, Darwin... On y revient tout le temps. C'est sûr que sans lui, Québec n'aurait jamais attiré la crème des intellectuels de la planète et déployé son Empire. Nous ne serions pas le creuset de l'innovation. Mais je suis tellement tanné qu'on le porte aux nues; il n'a pas déposé ses valises ici pour nos beaux yeux, mais pour nos diamants – comme les autres! Il faut dire que mon ex-femme, la généticienne, m'a rebattu les oreilles bien trop souvent avec son admiration pour le bonhomme, tout le monde en aurait eu assez à ma place. Continuons.

L'Étoile du Nord scintille sur le toit de cuivre du Séminaire de Québec, où les esprits du siècle ont fait, font ou feront leurs études. Sa lumière s'infiltré dans la merveille d'ingénierie qu'on nomme le métro Talon, par les vitraux multicolores des stations terrestres. Elle auréole la

tour Eiffel-Taillibert et les gratte-ciel de la place des Diamantaires autour de laquelle virevoltent les insectomates. Elle éclaire les vastes étendues des plaines d'Abraham, le Colisée impérial de Québec et les rêves de tous les ambitieux qui espèrent graver leur nom sous les statues de la plus grande agglomération bâtie par l'homme.

C'est fou comme Québec a peu changé en quelque cent ans. Le chroniqueur de l'époque pourrait avoir rédigé ça hier. À part pour les insectomates, qui sont obsolètes depuis les télémessages.

L'Étoile du Nord se reflète sur les pupilles mortes des putes métisses qui peuplent les bordels crasseux en enfilade dans les ruelles du district Champlain. On perçoit sa lumière glauque à travers les volutes des fumeries d'opium afghan de la huitième avenue et sur les flaques de pisses devant les tripots et les maisons de jeu de Saint-Augustin-de-Desmaures. Elle étincelle sur le sang répandu des pauvres hères qui ne paient pas la dîme des Crucifiés, sur les dents avides des prêteurs sur gage aux portes du pont de l'Étoile qui enjambe le fleuve et qu'on surnomme le pont du Grand Saut. Elle brille aussi sur les égouts à ciel ouvert du district Beauport, qui charrient la maladie à travers la ville jusqu'à la place du Marché, où se produit

la crucifixion du Vrai Messie. Oh! oui, Québec brille de mille éclats. Cette étoile illumine le chemin des aveugles qui y ont élu domicile.

Joliment tournée, cette phrase: « Illuminer le chemin des aveugles », j'aurais aimé l'écrire, celle-là.

Dix millions d'âmes s'agglutinaient sur les rives du Saint-Laurent au recensement souverain de 1885. Dix millions, qu'on a trouvées... et qui sont supposément menacées par le Grand Mal depuis que le Vrai Messie l'a décrété.

Que doit-on croire?

Je n'irai pas par quatre chemins: le propos de mon ouvrage est de mettre en perspective le maelström causé par cette notion du « Grand Mal » comme une hystérie collective au cœur de la Cité-État. J'y défendrai l'idée que, de 1867 à 1887, Québec se transforma en poudrière qui n'attendait que l'étincelle pour exploser. Était-ce ça, finalement, le Grand Mal?

Le bouleversement de la nuit de la Saint-Jean-Baptiste 1887 allait changer cet équilibre précaire en l'espace de quelques heures, sous l'impulsion irrésistible d'un seul homme. Cet homme traversa la société québécoise comme un météore, invoquant dans le feu et le sang un nouvel avenir pour tous les habitants de la Cité-État. Il s'appelait Victor Notre-Dame.

Ça commence bien, je pense que je vais aimer l'ouvrage. Je suis comme la majorité des Québécois : j'ai développé une certaine fascination pour l'époque du Grand Mal et le mystère du Vrai Messie. On en a tiré tant de livres, tant de films.

Marie s'impatiente dans la file, elle montre les dents. Et je pense à mon ex.

Comme elle ressemble à sa mère! Je me demande d'ailleurs parfois si Marie ne serait pas simplement un clone à peine bidouillé de sa brillante doctoresse de maman. Surtout que Marie a le même âge que les bioprodiges que « madame » a créés dans son labo. (Des tueurs-nés, d'après ce que m'a dit mon ex. La Milice va devenir encore plus dominante avec des supersoldats comme ceux-là, si on en croit les rumeurs.) Ma femme était tellement occupée à cette époque de notre vie de couple, quand aurions-nous trouvé le temps de faire un enfant? Un jour, elle m'annonce qu'elle est enceinte et le lendemain, presque, elle accouche! En tout cas, j'espère que Marie sera moins tête de cochon. Déjà qu'elle a tendance à mordre...



8

**GHISLAIN,
LE VIEUX PERVERS
– 20 OCTOBRE 1987 –**

Il n'y a rien qui m'allume plus qu'une belle paire de fesses. La petite devant moi a justement un cul en forme de péché mortel! Elle doit bien avoir dix-huit ans, non? (Dans la pénombre de mon appartement, entre les projecteurs des Studios Arcand et les néons intermittents de la Molson, je lui donnerai bien l'âge qui me plaira.) Si Dieu n'avait pas voulu que je bande à la vue de cette offrande de chair, il n'aurait pas permis que ce postérieur soit. Tout simplement.

D'ailleurs, pourquoi je me priverais? À force de respirer les particules de kimberlite, je me suis fait voler ma santé par les diamants de

Québec – il me reste probablement moins d'un an, malgré les traitements de remplacement génétique. La poussière du Cap m'a détruit les poumons, les médecins ne peuvent que repousser l'inévitable. Voilà le prix de la richesse « souveraine » de la Cité-État: des centaines de Québécois meurent à petit feu sous terre, parmi les diamants bleus. Est-ce mieux que de laisser les androïdes faire le travail? Le syndicat se bat contre les robots, bec et ongles, pour préserver les emplois. Je ne sais plus. J'ai gagné ma vie dans la roche, puis je l'ai perdue. Évidemment, Tél-Étoile n'en parle jamais. Moi, avec un peu de chance – et des injections de Viagra –, je pourrai bander jusqu'à la fin: un paquet d'os et une queue... Il est juste que je profite des autres richesses naturelles de Québec.

C'est décidé: dès que je trouve ce foutu article scientifique sur l'œdème silicosique de kimberlite, celui qui parle du traitement au laser expérimental à ciblage multicellulaire, je descends sur la rive Sud et je baise la première pro qui a un cul qui ressemble à celui de la fille devant moi. Il me reste une injection dans ma voiture, je me la ferai avant de partir pour que l'effet soit optimal une fois à Lévis. J'emprunterai le tunnel Youville, parce que je ne pourrai pas prendre le pont de l'Étoile: il est bloqué,

encore!, par un désespéré qui veut se purifier dans le fleuve. J'ai entendu l'info à la radio avant d'arriver.

Ça ne risque plus de se produire souvent, des sauteurs-suicides comme ça; à partir de l'an prochain, les gars de la Milice avec leurs réacteurs individuels cybernétiques vont survoler le pont en permanence. Il était à peu près temps! L'Église est toujours contre le suicide, il faut donc prendre les grands moyens.

Bon. Une vieille dame vient de laisser un poste vacant. La jeune fille va se diriger vers l'informachine et moi, je vais regarder ses promesses rondes et fermes onduler sous sa taille, jusqu'à ce que ce superbe derrière disparaisse sur la chaise.

Mon Dieu, est-ce que je serais en train de durcir, moi?

Non, fausse alerte.

On peut se procurer ce roman en librairie et dans la cyberboutique de <www.joeycornu.com>